

Le voyage

Valentine Herson-Macarel

Jour de pluie. L'eau se déverse en continu le long de la fenêtre, une météo habituelle lorsque l'on vit sur la côte basque.

Virginie est allongée sur son lit, la dernière fois qu'elle a regardé son téléphone il devait être dix heures du matin, peut-être un peu plus.

Dix ans que son mari est parti, et presque cinq que sa fille Julie a quitté la maison pour faire ses études de médecine à Paris. La vache, ce qu'elle se sent seule. A partir de trente ans, trente-cinq à tout péter, on vous fait sentir qu'en tant que femme, vous n'avez plus votre place nulle part. Plus rien à apporter, plus de désir à susciter, plus aucune raison d'exister aux yeux des autres. Vous êtes juste là, à attendre que ça se passe et surtout vous ne devez pas l'ouvrir, sinon vous devenez juste une femme de plus qu'on évite et qu'on repousse.

Virginie sait qu'elle fait partie de ceux qui n'ont pas le droit de se plaindre, que sa situation financière et son statut social devraient largement compenser solitude et manque d'enthousiasme. Elle a compris cela depuis bien longtemps, lorsqu'elle s'est retrouvée seule et que ses amis lui disaient ça va aller regarde où tu vis tu as quand même de la chance ça pourrait être pire.

Bien sûr que ça pourrait être pire, oui elle pourrait vivre sous les ponts et être en phase terminale, mais la vérité c'est qu'elle n'aime plus être avocate, qu'elle a l'impression que le temps file sous ses yeux, qu'elle se rapproche de la vieillesse à une vitesse fulgurante. A quarante huit ans, elle s'est malgré tout habituée à ce mode de vie sédentaire et à ces habitudes sécurisantes. Et cette réalité la fait flipper.

Mais ce matin, qui est pourtant un matin relativement comme les autres, Virginie décide de partir. Sur un coup de tête. Prendre le train pour remonter jusqu'à la capitale et après, elle verra. A presque cinquante ans, après avoir regardé une bonne partie de sa vie défilier avec un violent sentiment d'impuissance, elle s'accroche à l'idée que partir est la meilleure décision qu'elle ait prise depuis bien longtemps. Dès le lendemain, elle prendra le premier train de Biarritz direction Paris. Elle n'ira pas voir sa fille, à partir de maintenant elle ne pensera qu'à elle et tant pis pour celui à qui ça ne plait pas, elle n'en a absolument rien à foutre.

La seule idée de partir (ou de fuir, peut-être ?) l'excite. Virginie ne s'est jamais sentie aussi vivante que depuis qu'elle a décidé de cette expédition imprévue. Une crise existentielle ? Sûrement pas.

Mercredi matin, sept heures. Virginie se lève, enfile son plus vieux jean en pensant putain qu'est ce que ça fait du bien de s'habiller comme on veut et pas comme les mecs veulent nous voir arriver au bureau pour se rincer l'oeil avant de boire le café. Contrairement à son habitude, elle ne se maquille pas, met son téléphone en mode avion. Au cabinet, ils vont sûrement tous se demander ce qu'elle fout. Ça lui est égal. Elle a emporté un sac Eastpak, on dirait une adolescente en fuite pour retrouver son petit copain. Elle sait qu'elle a l'air ridicule, et ça aussi elle s'en fout. Elle se rend à la gare en taxi, arrive quinze minutes avant le départ. Ponctuelle.

Tout en s'installant sur le vieux siège recouvert de cet habituel tissu rose et poussiéreux, elle n'arrive pas à se souvenir de la dernière fois où elle a pris le TGV. Cela devait être pour installer sa fille à Paris, il y a cinq ans. Cinq ans.

Le train démarre. Lentement d'abord, puis la machine prend de la vitesse. Virginie sent son cœur se serrer légèrement dans sa poitrine. Un petit pincement, rien de bien méchant mais elle sait que c'est l'anxiété qui prend le dessus. Elle se souvient de cette phrase de Despentès - elle s'est toujours amusée du fait que son aubaine favorite porte le même prénom qu'elle - qui disait "La vie, c'est le mouvement, t'as pas fini de quitter des gens" et elle se dit que de toute façon elle ne quitte personne puisqu'elle est seule et condamnée à être seule jusqu'à sa mort si elle ne se bouge pas et vite.

En face de Virginie, un petit monsieur au crâne dégarni, un peu trapu et à l'air hagard, mange un sandwich dont se dégage une odeur de thon en boîte qui donne vraisemblablement la nausée à tout le wagon. Il a l'air de se régaler, ce qui donne à la scène un côté pathétique. Virginie ne peut s'empêcher de le fixer en essayant de deviner son nom, son âge, la raison pour laquelle il a pris le train, ou encore ce qui l'a poussé à acheter un sandwich au thon à huit heures du matin. Et tout en observant ce petit bonhomme qui lui fait d'ailleurs vachement penser à Popeye, elle réalise que cela fait des années qu'elle n'a réellement sympathisé avec personne. Pas un ami, pas une potentielle relation amoureuse, juste des collègues malsains et carriéristes, et des clients aussi ennuyeux que malheureux.

Popeye a remarqué qu'elle le fixait. Elle dirige son regard vers la fenêtre, fait mine de contempler le paysage qui défile à toute allure, ça lui donne mal au crâne. Paris est une grande ville, les gens sont pressés du matin au soir, personne n'a le temps pour discuter avec une cinquantenaire à l'accent du sud mais elle se dit c'est mon jour de chance j'ai décidé de me reprendre en main il va forcément m'arriver un truc sympa aujourd'hui.

785 kms plus tard, arrivée à Paris Montparnasse, il est un peu plus de quatorze heures. Virginie crève de faim et se dirige vers le premier kiosque qu'elle trouve pour acheter de quoi manger. Onze euros la salade César dans une boîte en plastique et sans boisson, il y a de quoi déprimer mais l'argent n'est pas vraiment un problème pour Virginie alors elle achète sa salade et sort de la gare pour avoir un peu d'air frais (même si la notion d'air frais est toute relative en ce qui concerne Paris). Elle s'installe sur la grande esplanade face à la tour, au milieu des travaux, des parisiens pressés et des recruteurs de donateurs avec leur polo vert - sûrement ceux de Greenpeace - que tout le monde esquive avec une agilité impressionnante.

Après avoir fini sa dernière bouchée, Virginie se dit qu'elle ne connaît pas assez Paris pour se balader à l'aveuglette et qu'elle devrait prendre son téléphone pour déterminer sa prochaine destination. Elle a parcouru huit cents kilomètres, mais elle se sent tellement paumée au milieu de toute cette agitation qu'elle a l'impression d'être à Calcutta. A Biarritz, il y'a du monde l'été, comme dans quasiment chaque ville du sud, mais le reste de l'année c'est plutôt tranquille et on n'est pas dérangé par les klaxons et les trottinettes électriques qui roulent à toute berzingue, on dirait que leurs utilisateurs ont inventé un nouveau code de la route tellement ça fait n'importe quoi ces machins-là.

Virginie décide de prendre la ligne douze jusqu'à Pigalle. Elle se souvient d'un type qu'elle avait vu passer au cabinet une fois et qui avait dit adorer ce quartier, que c'était vraiment cosmopolite et tout le bordel. Elle s'y était déjà rendue dans sa jeunesse, voir les bars et tout ça avec sa bande de l'époque. L'époque où ça ne la dérangeait pas de s'habiller d'occas' et de fumer des roulées au risque de se cramer les poumons. Elle a un bon souvenir du quartier, car c'est l'un des seuls qu'elle a visités. Elle est très peu venue à Paris quand elle était plus jeune, à part pour quelques concerts mais elle ne restait jamais bien longtemps, squattait à droite à gauche et repartait dans le sud par le premier train.

En rentrant dans le métro, nausées. Il est loin le temps où Virginie considérerait que se réveiller dans son vomi après une grosse cuite était quelque chose de tout à fait habituel. Voyant le visage impassible des autres voyageurs, elle se demande si elle est folle ou bien

si ce sont juste les gens qui sont habitués à une telle puanteur. C'est pire que tout ce qu'on peut imaginer, pire que le sandwich au thon de Popeye dans le TGV. Un mélange de merde et de pisser et d'autres choses moins facilement identifiables mais qui puent tout autant. Tout se bouscule, trop d'informations, trop d'odeurs, un décalage avec le passé qui lui provoque des remontées acides. Mais elle monte quand même dans le métro parce que de toute façon il y a de grandes chances pour que ça soit comme ça partout et elle n'a pas vraiment envie de s'essayer à la trottinette électrique. A son grand soulagement, la rame n'est pas trop pleine, mais elle hésite une bonne minute avant de s'asseoir car l'état des sièges ne lui dit rien qui vaille.

Après quelques stations, Virginie commence à s'acclimater à cette ambiance souterraine qui, si on y réfléchit bien, a finalement quelque chose d'assez rassurant. Les gens vont et viennent, chacun a sa technique pour trouver la place où il sera le moins dérangé. Le flux incessant des passagers est somme toute assez organisé, et on s'habitue assez vite à l'odeur. Contre toute attente, Virginie trouve ce trajet plutôt agréable, et elle se sent déjà moins seule, ce qui est parfaitement ridicule car elle n'a parlé à personne et personne ne l'a regardée mais elle a le sentiment d'appartenir à un tout, ce qui est une sensation reconfortante. A cet instant, elle se fait la réflexion que si les gens ne pètent pas un plomb ici, c'est sûrement parce qu'ils savent que tous ceux qui prennent le métro quotidiennement vivent la même galère, et tout le monde sait que c'est dans la misère que se crée un sentiment de solidarité. Enfin c'est sa théorie, elle ne connaît pas assez bien Paris pour assurer sa fiabilité.

Après une vingtaine de minutes, Virginie sort du métro en même temps qu'un bon paquet de voyageurs. Dans les longs couloirs qui la mènent vers la sortie, elle se fond dans cette masse informe qui semble réglée pour avancer au même rythme, ça lui fait penser à un groupe de militaires mais sans uniforme et dont l'arme se serait métamorphosée en téléphone portable. Tout le monde en a un, sans exception, même les plus vieux sont scotchés à leur écran et évitent tous les obstacles (sdf, flaques, agents de la RATP) sans décrocher, c'est comme si ils avaient été placés dès l'enfance dans des camps d'entraînement intensifs pour vivre sans quitter son smartphone des yeux.

Une fois dehors, Virginie lève les yeux et parcourt du regard les différentes enseignes qui l'entourent, se décale pour laisser la voie libre aux militaires pressés. Elle reconnaît directement le gros logo McDonald's qu'elle trouve super agressif et elle se demande comment on peut vouloir aller là dedans alors que tout le monde sait que tout ce qu'on y mange est absolument immonde ?

A la recherche d'un hôtel - car il n'est quand même pas question de se la jouer Vernon Subutex en fin de carrière - Virginie décide de vagabonder sur la promenade Jacques-Canetti et retrouve très vite cette ambiance unique créée par les innombrables sex-shops et clubs en tout genre qui sont les principaux éléments décoratifs de ce quartier animé. Même en plein jour, elle est éblouie par tous ces néons qui disent aux passants eh viens par là, et elle trouve ça tout simplement génial. C'est pour ça qu'elle est partie, qu'elle a pris le train sans aucun but précis. Si elle était allée voir sa fille, elle aurait loupé ça. Quelque chose qui change de l'ordinaire, qui la sort de son train de vie étriqué et qui la ramène à des sensations oubliées ; certes, ce ne sont pas des lieux qu'elle a l'habitude de visiter, mais c'est précisément ce qui rend le périple encore plus excitant. Elle qui est née et a construit la plus grande partie de sa vie dans le sud ouest, qui a fait de longues études, s'est mariée jeune pour entrer dans une case et ne plus en sortir, réalise aujourd'hui qu'il y avait ailleurs un nombre incalculables de choses incroyables et dont elle n'avait pas saisi la richesse le moment venu. Quand elle en avait l'occasion.

Sur un banc, un couple s'engueule. Ils ont l'air jeune, c'est le genre de couple dont on peut lire sur le front qu'ils croient vraiment en leur histoire mais qui va par la suite réaliser qu'ils sont malheureux ensemble et qu'ils ont perdu leur temps. La fille n'est vraiment pas mal,

Virginie se demande ce qu'elle trouve à ce gringalet qui hurle si fort qu'on dirait qu'il va l'étrangler avec ses petits bras maigrichons. Solidarité féminine oblige, elle hésite à intervenir, puis se ravise en songeant qu'à vingt ans, elle aurait aimé qu'on la laisse s'engueuler avec son petit ami. Peut être que s'ils s'étaient engueulés plus souvent avec Marc, ils se seraient séparés plus tôt et elle n'aurait pas eu à subir vingt ans de déception et d'infidélités. Interrompre cette dispute ne serait décidément pas dans leur intérêt. Et en plus elle ne les connaît pas, elle passerait pour une vieille peau qui n'a rien d'autre à faire que de faire chier des jeunes dans la rue. Ce qui n'est bien entendu absolument pas le cas.

Tout en s'éloignant, Virginie réalise qu'elle est la seule à avoir ralenti le pas à la vue de l'altercation. Parmi les dizaines de personnes présentes, elle est la seule à avoir montré un tant soi peu d'intérêt pour la jeune fille qui se faisait hurler dessus par son connard de mec. C'est vrai qu'ici, tout le monde a l'air plus ou moins habitué aux cris, aux pleurs, à la violence qui s'expose dans les rues et qui finit par faire partie intégrante du paysage. Les gens s'engueulent, se battent, se butent en pleine rue mais si on commence à y prêter attention ça devient trop compliqué. Alors on passe son chemin, on fait semblant de ne rien voir ni de rien entendre. Et c'est bien plus simple comme ça.

Virginie a déjà oublié la scène à laquelle elle vient d'assister et elle déambule comme une gosse dans un parc d'attractions. Elle s'amuse, elle se sent bien et n'est plus effrayée par le bruit incessant des Klaxons et les allers et venues de ces putains de trottinettes électriques. C'est comme un saut dans le passé, un mouvement brusque qui la plonge dans une émotion presque enfantine. Elle observe les gens, remarque qu'ils sont tous très différents, et qu'en même temps ils se ressemblent parce qu'ils gravitent dans cet espace social commun régi par des codes connus et compris par chacun.

Elle ne sait pas où elle va dormir ce soir, elle devrait d'ailleurs se mettre à chercher un hôtel, pour de vrai. Mais avant ça, Virginie a terriblement envie d'une gaufre. A tel point qu'elle serait capable de se comporter comme un enfant qui supplierait ses parents en gémissant et en se roulant par terre. Sauf que Virginie n'a plus besoin de demander la permission pour avoir une gaufre, et ce privilège lui donne l'impression d'exister un peu plus.

Fraises, chocolat, chantilly. Son association de saveurs préférée. Le chocolat n'a pas l'air d'être maison mais ce n'est pas étonnant vu la gueule du vendeur de gaufre, ça se voit qu'il ne fait rien lui-même. Elle se régale malgré tout et continue sa route en regardant de temps à autre à droite et à gauche si elle n'aperçoit pas un hôtel dans lequel elle pourrait prendre une chambre pour la nuit.

Elle remonte doucement le boulevard de Clichy et alors qu'elle observe avec fascination une drag queen sortir d'un bar perchée sur des plateformes gigantesques, son épaule percute violemment celle d'un passant arrivant face à elle.

Honteuse, elle se confond en excuses puis jette un œil timide vers sa victime. Il est d'une beauté à couper le souffle. Cela ne pourrait pas être plus cliché, bousculer un bel inconnu dans la rue et puis quoi encore, il l'aide à ramasser ses cahiers ?

En une demi-seconde, Virginie a le temps d'analyser avec une grande précision l'homme qui lui fait face. Minceur extrême, visage aux traits fins et à l'air androgyne (il lui fait légèrement penser au chanteur Marc Bolan), pas plus de vingt-cinq ans, des mains fines dont chaque doigt est orné par une bague imposante. Il ne part pas. Elle sent qu'il la dévisage lui aussi. Il doit se dire qu'elle est vieille, grosse et moche et qu'en plus elle ne regarde pas où elle marche, le stéréotype de la provinciale perdue à qui on a envie de dire dégage. Mais alors pourquoi il reste planté là, à la fixer sans aucune expression ?

La gaufre est par terre. Virginie a du chocolat sur son tee-shirt et elle sent même un peu de chantilly entre ses seins, tandis qu'un pigeon est déjà en train d'essayer de voir ce qu'il peut faire avec les fraises éparpillées sur le sol. Virginie ne sait pas quoi faire, si elle doit s'enfuir ou engager la conversation, s'excuser de l'avoir bousculé ou faire comme si il ne s'était rien passé. Il s'écoule trois longues secondes avant que le garçon finisse par s'en aller, il n'a pas

décroché un mot mais il a l'air amusé. Elle a dû lui faire tellement pitié qu'il n'a même pas osé l'embrouiller. Pauvre idiot.

Virginie repart en traversant la rue et se demande si elle aurait dû dire quelque chose. Elle ne le reverra probablement jamais.

Puis un bruit sourd. Une décharge dans tout le corps. Une douleur qu'elle n'avait jamais connue jusqu'ici et qu'elle ne souhaite à personne. Lorsque Virginie ouvre les yeux, elle est allongée. Elle met un moment à comprendre ce qui vient de se passer. Un sifflement aigu dans ses oreilles l'empêche de distinguer le moindre bruit autour d'elle, mais elle voit assez clairement pour apercevoir les passants qui se précipitent vers elle, tous ces inconnus pour qui elle n'existait pas il y a deux minutes et qui sont maintenant mobilisés pour la secourir. C'est marrant, quand même, comme tout le monde peut s'en foutre de vous jusqu'à ce que vous soyez à l'article de la mort. Ironie du sort.

Aucune envie d'être au centre de l'attention, non pas maintenant, elle n'est pas prête, mais elle sent que si personne ne lui vient en aide, elle va crever là, sur le bitume parisien, à cause d'un pauvre con qui roulait trop vite et qui apparemment a décidé de se casser pour éviter les ennuis.

Ce n'est vraiment pas le moment pour se faire renverser, ni pour mourir. Virginie vient d'arriver, elle a encore beaucoup de choses à voir et expérimenter le mythe de la lumière blanche au bout du tunnel n'était pas dans ses plans du jour.

Virginie reprend peu à peu connaissance, jusqu'à réaliser que son corps baigne dans une épaisse flaque de sang. Très certainement le sien, sinon elle sentirait ses jambes, ses bras, et pourrait sans aucun doute se relever pour reprendre sa recherche d'hôtel. Elle lutte quelques instants puis abandonne, comprend que son sort n'est désormais plus entre ses mains. Ses paupières se referment doucement, elle se laisse aller ; se dit qu'elle a vraiment la poisse, ça ne date pas d'hier. Même quand elle décide de se dire qu'il n'est pas trop tard et de faire quelque chose de sa vie, ce putain de destin la rattrape et lui dit eh ma cocotte tu crois aller où comme ça j'en ai pas fini avec toi. Comme si le bonheur lui était interdit, comme si chaque moment agréable était rattrapé par une épreuve chaque fois plus difficile à supporter. Et quelle épreuve, se faire éclater au sol par une voiture alors qu'on a rien demandé et qu'en plus, on traverse au passage piéton.

Trou noir. Pendant plusieurs jours, peut-être plusieurs semaines. Quand Virginie se réveille dans un lit d'hôpital, il lui semble cependant que plusieurs années se sont écoulées. Elle se demande si son mari et sa fille sont venus la voir. Ce que dirait Julie si elle savait que sa mère était venue à Paris sans la prévenir. Elle lui en voudrait sûrement. Quelques pensées nostalgiques et Virginie se rendort presque instantanément, sous l'effet des sédatifs. Ça lui rappelle un peu l'époque où elle se bourrait de pilules bleues avant d'aller en concert, dans le but d'atteindre cette sensation de bien-être que procurent la plupart du temps les drogues dures.

Elle plonge dans un demi-sommeil, repense à ce voyage qui lui donnait tant d'espoir et qui vient déjà de se terminer. Elle se revoit dans le train, ce mercredi matin à Biarritz, et pense à quel point elle a aimé ce mélange de peur et d'excitation, la sensation d'avoir pris la fuite. Le sentiment d'être une détenue en cavale. Détenue de sa propre vie. Râté. Retour à la maison.

Motley Crue, Green Day, Flaming Lips, Foo Fighters. Ils sont tous là, dans ce grand bac au fond à gauche de ce disquaire du 11^e arrondissement. Tous ces groupes de rock qui ont marqué sa jeunesse et dont elle a re-téléchargé tous les classiques sur son smartphone.

A la sortie de l'hôpital Saint-Louis, ils lui ont flanqué une béquille qui lui donne un sale air d'éclopée. Son train pour Biarritz est prévu pour le début de soirée, elle a donc tout l'après-midi devant elle avant de se rendre à Montparnasse. Virginie a décidé de profiter de cet ultime élan de liberté pour se promener dans le 11^e, connu pour ses nombreux

disquaires. A ses dix-huit ans, elle avait reçu une platine dont elle ne décrochait que pour se laver, manger et aller en cours. Le reste du temps, elle le passait à écouter Nirvana lovée sur son lit en fumant des pétards.

Tout en parcourant le magasin aux airs vintage, dont les murs recouverts de posters grunge rappellent l'ambiance d'une chambre d'adolescent, Virginie respire à pleins poumons cette violente odeur du passé et, bercée par *Whatsername* en fond sonore, a presque envie de danser. Elle repense à Patrick, ce bassiste irlandais rencontré lors d'un concert de Kiss à Lyon dans les années 1990 et avec qui elle avait eu une histoire pendant plusieurs mois. Il ne parlait pas un mot de français, mais avec Patrick elle avait eu l'impression de vivre un truc complètement insolite et qu'elle pourrait raconter toute sa vie avec des étoiles plein les yeux. Recouvert de tatouages dont on comprenait difficilement la signification, une petite crête iroquoise dressée sur le crâne, Patrick était le stéréotype du mec atypique avec qui on a envie de partir au bout du monde en camion.

Cela faisait un bon moment que Virginie n'avait pas repensé à cette partie de sa vie, elle ne s'était en fait jamais demandé à quel moment son destin avait basculé et avait fait d'elle quelqu'un de "normal", bien dans les clous. Et tout à coup, plus de vingt ans après avoir mis de côté cette partie de son existence, elle avait envie de redevenir la Virginie d'avant, qui fumait, prenait de l'ecstasy en soirée et couchait avec des mecs juste parce que c'était à la mode d'avoir une sexualité libérée.

Et si elle contactait Patrick ? A ce moment précis, cette option apparaît comme une évidence. Renouer avec son passé au moment où tout semble voué à l'échec, c'était sûrement la meilleure chose à faire.

Si Virginie a beaucoup de défauts, elle a néanmoins le mérite de vivre avec son temps. Autrement dit, elle maîtrise bien les nouvelles technologies et contrairement à ceux de sa génération, retrouver une vieille connaissance sur Facebook n'est pas une tâche inaccessible pour elle.

Virginie sort du disquaire pour s'adosser contre la façade d'un petit immeuble en brique et un peu décrépi. Dans la barre de recherche du réseau social, elle entre le nom *Patrick Kelly*. Un nom bien irlandais, sans surprise une dizaine de profils s'affichent sur l'écran. Un simple coup d'œil lui suffit cependant pour reconnaître le visage de celui qu'elle a tant aimé et qu'elle avait l'impression, à tort, d'avoir oublié. Pourtant, devant ces traits vieillis qui lui sont si familiers, Virginie a le sentiment de ne l'avoir jamais quitté. Ils ne sont pas amis sur Facebook, mais elle peut quand même lui envoyer un message. De ses doigts timides, elle lui écrit quelques banalités en anglais, lui demande comment il va, lui dit qu'elle a pensé à lui, qu'elle aimerait le revoir, etc, etc. Avant de cliquer sur *envoyer*, Virginie jette un œil à sa photo de profil à elle. Se demande ce que Patrick va penser en se rendant sur sa page Facebook. Si à la vue de cette femme classique assise sur sa terrasse et qui sourit sagement à l'objectif, il va décider de répondre.

Plusieurs minutes passent, Virginie reste plantée dans cette petite rue sans charme, appuyée sur sa béquille. Elle rafraîchit sa messagerie Facebook à peu près toutes les trente secondes, elle sait qu'en Irlande il est une heure de moins qu'en France et que potentiellement, Patrick peut lui répondre à tout moment.

Le train ne part que dans deux heures, ce qui lui laisse le temps de refaire un tour dans le disquaire en attendant une réponse de Patrick. Elle se sent bien ici, dans cette petite boutique un peu marquée par le temps mais qui contient une collection incroyable de vinyles. En plus le disquaire est vraiment sympa, il lui fait penser à son vieil ami Pierre, qu'elle avait rencontré il y a plus de vingt ans lors d'une soirée chez une pote en commun,

ils ne s'étaient plus lâchés jusqu'au mariage de Virginie. De lui non plus elle n'avait plus eu de nouvelles depuis.

Virginie erre dans les allées, jette des coups d'œil distraits dans les différents bacs en attendant de repérer une pochette qui attirera son attention.

Arrivée d'un client dans la boutique, de qui se dégage une voix douce et particulièrement sensuelle. Virginie lève les yeux, stupéfaite. Elle le reconnaît, celui qu'elle a heurté dans la rue juste avant son accident. Et qu'elle ne pensait évidemment jamais revoir. Lui aussi semble se souvenir de son visage, il la regarde avec la même intensité que quelques jours auparavant, puis esquisse un léger sourire, poli et à la fois provocateur. Virginie n'arrive pas à détacher son regard du sien, il lui semble même que sa bouche est légèrement entrouverte, ce qui doit lui donner un air complètement stupide.

Signal sonore qui indique l'arrivée d'un message. Virginie prend son téléphone et le déverrouille, tandis que l'inconnu fait volte-face et s'en va, encore une fois. Message de Patrick. Peut-être que le voyage n'est pas fini, finalement.

Fin